NOTA 1

La **maison Vauban** est située en France dans la commune de Saint-Léger-Vauban, dans le département de l'Yonne en Bourgogne-Franche-Comté.

Créée en 1996, elle est la 3e maison à thème du réseau de l'écomusée du Morvan, consacrée au maréchal de Vauban natif du village.

Présentation [modifier | modifier le code]

En 1980 est fondée l'association *Les Amis de la maison Vauban*. Elle installe d'abord une exposition dans une ancienne salle de classe de Saint-Léger.

En 1996, le musée actuel s'installe dans l'ancienne maison de l'architecte et sculpteur Marc Hénard (1919-1992) située sur la place du village, en face de la statue de Vauban.

Le musée comporte une boutique et quatre salles, dont une salle de projection qui présente un DVD sur la vie et l'œuvre de Vauban.

Vauban : une des grandes figures du Morvan [modifier | modifier le code]

Portrait de Vauban
par Hyacinthe Rigaud (1659 - 1743)

La maison Vauban fait découvrir les multiples facettes de Sébastien Le Prestre de Vauban : l'ingénieur et architecte militaire, l'expert en poliorcétique, l'urbaniste, l'ingénieur hydraulicien, l'essayiste (notamment avec l'impression sans autorisation de *La Dîme royale*), …

Enfant du village, né en 1633 à Saint-Léger de Foucherêt, il est resté toute sa vie attaché au Morvan et à sa terre natale. Il achète en 1675 le château de Bazoches, non loin de Saint-Léger, pour en faire sa demeure familiale et y installer ses ingénieurs militaires. C'est en 1867, par décret impérial, que Saint-Léger devient Saint-Léger-Vauban.

NOTA 2

L'**abbaye Sainte-Marie-de-la-Pierre-qui-Vire** située sur le territoire de la commune de Saint-Léger-Vauban, dans le département de l'Yonne, est une abbaye bénédictine fondée en 1850 par le révérend père Jean-Baptiste Muard.

La communauté est située dans le nord du Morvan, dans le sud du département de l'Yonne ; elle est établie dans un site sauvage et boisé, sur une rive du Trinquelin, petit torrent qui court entre des rochers granitiques.

Le nom du lieu-dit, « la Pierre-qui-Vire », provient d'une caractéristique naturelle, à savoir une roche qui, posée sur une autre, pouvait être mise en mouvement par une simple pression humaine. Aujourd'hui scellée la roche est surmontée d'une statue de la Vierge Marie.

La renommée de l'abbaye est due en partie à la qualité des éditions Zodiaque, fondées en 1951 et spécialisées dans l'art roman, dont les volumes ont été fabriqués à l'imprimerie intégrée à l'abbaye jusqu'au début des années 2000.

Historique [modifier | modifier le code]

Le père Muard.

Article détaillé : Jean-Baptiste Muard.

Le monastère est fondé en 1850 par l'abbé Jean-Baptiste Muard, prêtre du diocèse de Sens. Désireux de fonder une communauté religieuse, il découvre la règle de saint Benoît lors d'un voyage à Subiaco (Italie). Saisi par l'équilibre de vie qu'elle propose entre travail et prière, il rentre en France en 1848 avec ses deux premiers compagnons et effectue son noviciat monastique à la trappe d'Aiguebelle. En 1850, il installe sa communauté naissante dans les forêts du Morvan, dans un domaine donné par la famille de Chastellux, au lieu-dit « la Pierre-qui-Vire ».

Le père Muard meurt le 19 juin 1854, à l'âge de quarante-cinq ans.

Une vingtaine de frères composent alors la communauté qui connaît une rapide expansion. En 1859, elle s'agrège à l'ordre bénédictin (congrégation de Subiaco).

La politique de suppression des congrégations menée par la III^{e} République contraint la communauté à l'exil en 1880, puis en 1904. Elle ne retrouve son monastère qu'après la Première Guerre mondiale, en 1921, et ne l'a plus quitté depuis.

De 1954 à 1957, l'un des moines de la communauté, le frère Thomas, entretient une riche correspondance spirituelle avec Jacques Fesch, condamné à mort, devenu un mystique chrétien, dont les lettres paraîtront dès 1971 sous le titre *Lumière sur l'échafaud*.

Les bâtiments actuels sont édifiés de 1850 à 1953. L'église, consacrée en 1871, a été profondément remaniée en 1992. En 2006 et 2007, des travaux importants sont menés pour mettre aux normes l'hôtellerie qui datait de 1952.

La communauté actuelle comprend environ soixante-dix moines partageant leur temps entre la prière, l'accueil et le travail.

La Pierre-qui-Vire aujourd'hui [modifier | modifier le code]

Une abbaye est par vocation un lieu de prière. C'est aussi un lieu de travail, en particulier dans le cas d'une abbaye bénédictine ou cistercienne. La formule « *Ora et labora* » (prie et travaille), bien que ne figurant pas dans la règle de saint Benoît, résume bien les prescriptions de la règle qui prône l'alternance harmonieuse de la prière et du travail. Le travail a un autre but, celui de permettre à la communauté de subvenir à ses besoins :

> « Les moines seront vraiment moines s'ils vivent du travail de leurs mains[1]. »

L'hôtellerie.

L'hôtellerie [modifier | modifier le code]

L'hospitalité tient une place de premier rang dans la règle de saint Benoît : « Tous les hôtes seront reçus comme le Christ[2]. » Les moines de la Pierre-qui-Vire accueillent ainsi au long de l'année (sauf en janvier) celles et ceux qui en font la demande. L'hôtellerie leur permet de recevoir une cinquantaine de retraitants, y compris des familles et des groupes.

L'imprimerie et la librairie [modifier | modifier le code]

En 1951, des moines de l'abbaye fondent, sous la direction de dom Surchamp, une collection d'art : les éditions Zodiaque. Parallèlement à l'activité d'édition, ils installent une imprimerie dans un bâtiment. Celle-ci fonctionnera jusqu'au début des années 2000. Devant les difficultés et le coût d'une modernisation devenue nécessaire, les frères décident de vendre les éditions en 2000.

Un bâtiment de l'abbaye abrite une librairie qui propose des ouvrages de foi et de spiritualité, ainsi que des produits de l'artisanat monastique et des fromages de la ferme. Dans le même bâtiment, une exposition retrace l'histoire du monachisme et de la règle de saint Benoît. Elle présente la fondation de l'abbaye et permet une approche de la vie monastique.

La ferme de l'abbaye [modifier | modifier le code]

Article détaillé : Boulette de la Pierre-qui-Vire.

En 1938, une ferme proche de l'abbaye est achetée afin d'être exploitée par les moines. À la fin des années 1950, l'abbaye se rallie à l'Institut national de la recherche agronomique. La ferme pratique alors l'agriculture intensive, et compense la pauvreté des sols par l'apport massif d'engrais et de fertilisants chimiques. En 1965, l'abbaye met fin à sa collaboration avec l'INRA et se tourne vers l'agriculture biologique[3]. À partir des années 1980, la ferme adhère à la marque Bio-Bourgogne et se spécialise dans les fromages de lait de vache (proches du fromage d'Époisses) et, depuis 1994, dans les fromages de chèvre.

La ferme.

En 1988, la ferme est confiée à un couple d'agriculteurs, afin de poursuivre la modernisation.

Aujourd'hui, la ferme est rentable et fait vivre quatre familles. Six mille boulettes de la Pierre-qui-Vire sont fabriquées chaque mois, leur nom est désormais une marque déposée. Les fromages sont labellisés « AB » (agriculture biologique).

NOTA 3

La Maison du Parc à Saint-Brisson (58)

La Maison du Parc à Saint-Brisson est un **complexe** qui **regroupe** le centre administratif du Parc naturel régional du Morvan, un centre de documentation, deux musées, divers aménagements pédagogiques, un bistrot, ainsi que la **Maison du tourisme du Parc naturel régional du Morvan**.

Actuellement, la Maison du Parc reçoit **30 000 visiteurs par an**. C'est en effet un lieu pédagogique qui reçoit beaucoup de scolaires et un lieu touristique.

Plus de **80 personnes** y travaillent en **permanence** car, en plus des techniciens du Parc, de nombreuses associations y sont hébergées : la Société d'histoire naturelle d'Autun, Bourgogne-Franche-Comté nature, le Conservatoire botanique du Bassin parisien.

Un lieu historique

Parc naturel régional du Morvan. Il s'agit d'une propriété de **40 hectares** qui se compose d'un ensemble de bâtiments regroupant les divers services du Parc.

Attaqué en **1793** pendant **la Révolution**, le vieux manoir du XVII^{e} siècle situé près de la rivière « Le Vignan » fut ensuite vendu, puis démoli. La propriété, témoin d'un passé nobiliaire et agricole, servit alors en **1802** et **1803** à la construction d'un nouveau château, aux Petites Fourches.

Cet ensemble de bâtiments a été construit dans un style **original** importé par un **architecte anglais**. La structure de la maison se compose d'un bloc rectangulaire aux murs épais et aux petites fenêtres pour se protéger du climat rude et contrasté du Morvan.

En plus du bloc central, cet ensemble se **compose** de deux bâtiments symétriques pour engranger céréales et foin et loger les animaux. Enfin, face à l'extrémité de chaque aile, on peut trouver une chapelle et un pavillon de chasse.

L'ensemble se complète par une bergerie et la maison du dernier fermier qui est actuellement le centre administratif du Parc. Un parc agricole et paysager, créé en 1858 par le comte de Choulot, vient compléter cet ensemble de bâtiments.

L'étang Taureau, étang de pêche situé en contrebas d'un jardin à l'anglaise, était un ancien réservoir pour le flottage à bûches perdues sur le Vignan, activité économique complémentaire pour les Morvandiaux du XIX^{e} siècle.

Ce n'est qu'en 1975 que le domaine est acquis grâce à l'État, la région Bourgogne et le département de la Nièvre, par le Syndicat mixte du Parc, représenté par son président Paul Flandin, pour y installer la Maison du Parc naturel régional du Morvan.

Le Musée de la Résistance en Morvan-Ecomusée du Morvan

Créé en **1983** et géré par **Morvan Terre de Résistances – ARORM** ce musée est l'œuvre d'historiens et d'acteurs de l'époque. Il permet de découvrir le rôle et **l'importance** de la Résistance dans cette région durant la Seconde Guerre mondiale.

Zone **privilégiée** pour l'installation des maquis, le Morvan a été un territoire refuge pour tous ceux qui cherchaient à fuir la répression et qui voulaient continuer la lutte. Il **évoque** la Résistance morvandelle et ses actions à travers trois salles : l'Occupation, la Résistance, la Libération et la mémoire.

De **nombreux** documents, archives, photographies et matériels de guerre illustrent la visite.

NOTA 4

LE SAUT DE GOULOUX

deux boucles

Le Saut de Gouloux est un lieu **pittoresque** réputé dans la Nièvre.
L'élément **le plus connu** est la chute de **10 mètres de haut** que fait la rivière Caillot dans un vacarme vrombissant. Mais le site recèle également d'autres points d'intérêt tels que **les rapides** de la **Cure** ou encore **le point de vue** sur le clocher de **Gouloux.**
Le **sentier nature** nouvellement aménagé, agrémenté de **panneaux pédagogiques**, vous permet de les **découvrir**. Votre guide : " Fario ", la truite, vit dans **la Cure** et le Caillot. Elle connaît donc le site " comme sa poche ". C'est elle qui vous guidera le long **du sentier** par l'intermédiaire de bornes gravées d'un logo en forme de poisson.

- Petite boucle
  Longueur : 800 m
  Temps de visite : 30 mn

NOTA 5

Dun-Les-Places son histoire

Le Vieux Dun

Il fut un temps où le Vieux Dun n'était pas seulement le point de départ pour accéder au Rocher de la Pérouse, à 556 m d'altitude, avec son point de vue sur le Morvan.
Le hameau tranquille d'aujourd'hui a, d'abord, été un oppidum celte très important. Le nom de Dun vient du mot celtique Dunum, qui signifie fort, forteresse, colline. Il était situé à la confluence entre la Cure et le ruisseau de Saint-Marc, sur la route reliant Bibracte, capitale des Éduens, à Avallon.
Au Moyen Âge, Dun était un gros village de plusieurs centaines d'âmes et sa prospérité a duré jusqu'au XIX e siècle. Un pèlerinage important avait lieu à la fontaine Saint-Marc, au beau milieu de la forêt. Au XIX e siècle, l'église Saint-Martin, datant du Moyen Âge, a été fermée pour raisons de sécurité. Le village a été transféré au lieu-dit Les Places, et sa nouvelle église, Sainte-Amélie, à quelques kilomètres de là.
Le Vieux Dun a, alors, décliné au profit de Dun-les-Places. Une chapelle, la « nouvelle chapelle Saint-Marc », appelée ainsi par opposition à l'ancienne, sise non loin de la fontaine miraculeuse, a été érigée au début du XX e siècle, sur les ruines de l'ancienne église, dont subsiste un pan de mur.

Dun-les-Places :

Dun-les-Places est un des villages martyres de la seconde guerre mondiale. C'est le 26 juin 1944 que le village, avec ses 806 habitants dont 120 dans le bourg proprement dit, voit débuter un martyre qui le fera surnommer l'*Oradour du Morvan*.
Le 24 juin, les villages de Montsauche et Planchez sont détruits par les Allemands.

Le 25 juin, vers 14 heures, un groupe d'habitants de Montsauche arrive à la mairie de Dun-les-Places et demande à ce que les élèves rentrent chez eux car les troupes allemandes sont sur la route de Dun-Les-Places.
A 14h30, les Allemands arrivent et sont à la recherche de résistants qu'ils qualifient de « terroristes ». Ils vérifient les identités de tous les hommes du village, ils commencent à piller les maisons. Tous les hommes du bourg ou presque sont réunis sur les marches de l'église pour le contrôle des papiers. Vers 20 heures, d'autres soldats arrivent, beaucoup d'entre eux sont saouls.
Le 26 juin, en début d'après-midi, 400 soldats environ arrivent à Dun-les-Places par voitures et camions. Le but affiché : la recherche des terroristes. Mais les contrôles d'identité ne donnent rien, tous les hommes sont relâchés. En fin d'après-midi, les troupes quittent Dun-les-Places et prennent la route de Vermot ; ils sont alors attaqués par les Maquisards du maquis Camille qui protègent le château de Vermot transformé en hôpital. Le combat se poursuit jusqu'à la nuit : le château est occupé et l'hôpital incendié, mais les maquisards arrivent à contenir les Allemands et à évacuer l'hôpital. En fin de journée, un deuxième convoi arrive à Dun-les-Places, comprenant les chefs de l'expédition en provenance de Dijon et de Chalon-sur-saône. Tous les hommes du village sont arrêtés, le bourg est bouclé, les troupes envahissent les maisons. En début de soirée, une attaque simultanée amène fusillade et pilonnage de l'église. Un orage renforce chez les habitants le sentiment d'épouvante. Vers 20 heures un nouveau groupe d'Allemands arrive et installe un canon dans le clocher afin de créer une provocation en tirant à blanc sur les troupes. À 22 heures, alors que l'électricité est coupée et que l'orage se déchaîne, éclatent des coups de feu et de canon dans tout le village puis le silence revient. Les Allemands brisent les portes et les vitres et envahissent les maisons en poussant des cris. Ils s'y installent vidant les caves du vin et de toute la nourriture qu'ils peuvent y trouver. Autour de 22 heures 30, le massacre des prisonniers est ordonné : aucun des 27 Dunois arrêtés ne réchappe à la grenade et au fusil-mitrailleur. Les femmes, avec les enfants, sont cloîtrés dans les maisons et sont parfois obligés d'héberger les soldats et de les nourrir, parfois même de leur donner de l'alcool.
Le 27 juin, le village est systématiquement pillé. Les allemands entassent dans leurs camions linge, literie et objets de valeur après avoir abattu porcs, moutons et volaille. À partir de 8 heures, les habitants sont autorisés à quitter les maisons. Certains pensent que les hommes vont être emmenés en Allemagne, cependant ils vont apprendre la mort de certains hommes. Cette journée est marquée par le pillage des ressources du bourg, une infirmière essaye de sauver certains blessés. Des centaines de camions arrivent dans le village et emmènent les objets volés et les voitures des habitants. Durant toute la journée, les soldats volent dans les maisons les affaires des habitants du bourg. Les soldats ont tout pris.
Le 28 juin au matin, les Allemands se préparent à partir. À l'aide de lance-flammes, de grenades incendiaires et de bûches, ils mettent le feu aux maisons. Les femmes restées dans les maisons prennent le minimum de bagage possible en vue de quitter le village. À 12 h 30 après avoir fait sonner les cloches, ils partent en chantant et en jouant de l'accordéon. Ils donnent l'ordre aux habitants de ne sortir que dans une heure. Les survivants découvrent alors l'horreur : les corps des otages gisent déchiquetés sous le porche de l'église, celui du curé, partiellement dévêtu, est découvert dans le clocher. D'autres corps sont retrouvés sur les routes ou dans les hameaux voisins.
Le massacre a fait en tout 27 victimes, dont les obsèques sont célébrées le 1er juillet suivant à cause d'un manque de cercueil. Ils sont placés en haut du cimetière, sous des croix blanches afin de représenter les crimes commis par les nazis, leurs complices et les traîtres français.

NOTA 6

Château de Vauban

Article Discussion

Le **château de Vauban**, est une maison-forte du XII^e siècle, au hameau de Vauban sur la commune de Bazoches, en Morvan dans la province de Bourgogne.

Historique [modifier | modifier le code]

Ce château n'était au XII^e siècle qu'une simple maison-forte destinée à surveiller la route de Vézelay à Lormes. Au XIII^e siècle les deux fiefs de Champignolle Haut et Bas appartiennent à Jean de Saillenay. En 1284, l'un des deux fiefs est vendu à Jean de Bazoches. De 1403 à 1486, il revient à la Maison de Champignolle dont Guillaume de Champignolle est le seigneur.

Seigneurs [modifier | modifier le code]

- XII^e siècle : Sallenay ;
- XII^e siècle : Jean de Saillenay ;
- XIII^e siècle : Jean de Bazoches (1284) ;
- XV^e siècle : Maison de Champignolle de (1403 à 1486) (Guillaume de Champignolle). Le fief est saisi par la suite par Jean de Chastellux, pour devoir non fait ;
- 1533 : Charles de Champignolle, propriétaire du fief de Vauban ;
- 1548 : Emery Le Prestre, écuyer, châtelain de Bazoches, achète le fief de Vauban terre avec droits féodaux et seigneuriaux et prend en 1558 le nom de Le Prestre de Vauban, puis son fils ;
- vers 1570 : Jacques Le Prestre de Vauban, fils d'Emery, a deux enfants d'un premier mariage avec Charlotte Arnault, Paul Ie et Urbain. Ce dernier part s'installer à Saint-Léger-de-Fourcherest, il se marie avec Edmée Cormignolles qui lui donne deux enfants : Sébastien, né en 1633, et Charlotte, née en 1638. Jacques, d'un second mariage avec Françoise de La Perrière, a six enfants. Il laisse le domaine de Vauban à l'aîné du second mariage ;
- vers 1690 : Paul Ie Le Prestre de Vauban (mort en 1635, La Rathière près de Réthel), épouse par contrat de mariage du 3 novembre 1623 Urbaine de Roumires, veuve de Claude Claude d'Osnay, baron d'Epiry, père de Jeanne d'Osnay. Reçoit par ce contrat la Maison de Vauban et ses dépendances. En 1624, il avait bâtit une chapelle en l'honneur de sainte Catherine, ainsi que l'atteste la plaque de plomb découverte dans les fondations en 1858, aujourd'hui détruite[1]. Il laisse deux fils, Paul qui suit, et Pierre[2] ;
- 1635 : Paul II de Vauban, seigneur de Vauban et de Champignolle[3]. Nommé par le roi, major de la citadelle de Lille. Il épouse, le 15 mai 1650, Anne Guesdin, fille de feu Charles Guesdin, écuyer, seigneur de La Montagne, dont il eut six enfants ;
- 1680-1684 : Antoine de Vauban, le puîné des enfants de Paul II, entra dans l'armée, fut nommé grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, ingénieur général, il fut gouverneur de Béthune qu'il défendit vaillamment pendant quarante-deux jours avec une faible garnison. Il vendit à Sébastien Le Prestre, pour 4 700 livres, le fief de Vauban, qui l'unit à la terre de Bazoches. Il participa à quarante sièges et avait reçu seize blessures. Retiré à Béthune, il y meurt le 10 avril 1731 ;
- 1684-1707 : Sébastien Le Prestre de Vauban (1633-1707), achète la terre de Vauban qu'il ajoute à la terre de Bazoches, qu'il possède depuis 1675.

NOTA 7

Château de Bazoches

Article Discussion

Le **château de Bazoches**, dont la première construction remonte au XII^e siècle, est situé sur la commune de Bazoches à l'extrême nord du département de la Nièvre, en Bourgogne-Franche-Comté. Du château, on découvre les premiers reliefs du Morvan au sud d'Avallon. Au-delà du village de Saint-Père se profile la colline de Vézelay.

Son plus célèbre propriétaire fut le maréchal de Vauban.

Le château fait l'objet d'un classement au titre des monuments historiques depuis le 11 mars 1994[1].

Histoire [modifier | modifier le code]

C'est au XII^e siècle que Jean de Bazoches fait construire le château que nous connaissons, sur l'emplacement d'un ancien poste romain.

Le château passe ensuite des Bazoches aux Chastellux, Montmorillon et aux La Perrière.

En février 1675, le marquis de Vauban, natif de Saint-Léger-de-Foucheret, non loin de là, achète Bazoches qui avait appartenu à ses aïeux maternels. La somme de 80 000 livres reçue de Louis XIV après la prise de Maastricht lui permet de régler 69 000 livres à la veuve du comte de Melun, en y ajoutant 5 500 livres versées au duc de Nevers en vertu des droits féodaux[2].

Il fait alors modifier l'architecture et l'aménagement intérieur du château. Bazoches devient la demeure familiale de sa femme et de ses enfants, lui-même n'y fait que de rares et brefs séjours entre les campagnes militaires et le service du roi. Il profite de ces moments de repos pour parcourir la région. C'est à Bazoches qu'il rédige certains de ses ouvrages tels que ses *Oisivetés* et la fameuse *Dîme royale* (1707).

Le château est également une garnison militaire : Vauban fait construire une grande galerie afin d'y installer ses ingénieurs militaires. C'est là que sont réalisés les études et les plans des nombreuses places-fortes que Vauban aménage au cours de sa carrière. Les communs du château abritent les écuries nécessaires aux chevaux des ingénieurs et des messagers.

Les actuels propriétaires, descendants de la fille aînée de Vauban, Charlotte de Vauban mariée au comte de Mesgrigny d'Aulnay, gardent de nombreux souvenirs de Vauban (chambre à coucher, bibliothèque et son armure).

NOTA 8

La **collégiale Notre-Dame de Montréal** est une ancienne collégiale située à Montréal en Bourgogne, construite au XII^e siècle par les seigneurs de Montréal.

Bâtie à une époque de transition entre le roman et le gothique, elle a été qualifiée de « *véritable bijou architectural* » par l'architecte Eugène Viollet-le-Duc à qui l'on doit sa restauration.

Elle abrite un ensemble de stalles sculptées du XVI^e siècle.

Historique [modifier | modifier le code]

La fondation [modifier | modifier le code]

Au XI^e siècle, la petite cité de Montréal est un bourg florissant établi sur une butte qui domine la région. Par sa position stratégique entre le duché de Bourgogne et le comté de Champagne, puis entre la Bourgogne et la France, par l'habileté de ses seigneurs, par ses foires et son commerce, Montréal est une ville capable de rivaliser avec Avallon.

Bernard de Clairvaux

L'histoire de la collégiale est intimement liée à celle des seigneurs de Montréal. Pour asseoir leur pouvoir et leur prestige, ces derniers entourent Montréal de remparts, en bois d'abord puis rapidement en pierre. Ils établissent leur château sur le sommet de la colline.

Grands bâtisseurs, ils se préoccupent également du salut de leur âme. En 1068, Anséric II fonde le chapitre de Notre-Dame, un collège constitué de dix chanoines chargés de prier et de célébrer la louange. La petite église seigneuriale devient donc une église collégiale sous le vocable de sainte Marie.

En 1146, Bernard de Clairvaux, à la demande du pape, vient à Vézelay prêcher la croisade. Anséric III fait partie de ceux qui répondent à cet appel et partent vers la Terre sainte. Mais avant de s'engager dans cette aventure dont il mesure tous les dangers, il fait le vœu – s'il revient vivant – d'édifier une nouvelle église.

C'est donc à partir de 1150, tout près de son château dans l'enceinte qui l'entoure, qu'il fait édifier la collégiale que nous connaissons aujourd'hui. Son fils Anséric IV en achève la construction.

Guy IV Besors, seigneur de Villarnoult, lègue en 1304, une rente perpétuelle de vingt sous, sur son moulin de Bussières, au chapitre de Montréal[3].

Renaissance et époque moderne [modifier | modifier le code]

Les Anséric disparaissent et, à la fin du XIII^e siècle, Montréal tombe dans l'escarcelle du duc de Bourgogne. Puis en 1477, à la mort de Charles le Téméraire, le duché de Bourgogne est rattaché au royaume de France.

En 1521, le roi François I^er vient à Montréal présider les États de Bourgogne. Il sait se montrer généreux envers le chapitre de Notre-Dame, et fait un don aux chanoines. Cette somme importante aurait été utilisée pour la réalisation de stalles sculptées dans la collégiale.

Église collégiale, église seigneuriale, la collégiale Notre-Dame n'est pas l'église de la paroisse de Montréal. Curieusement celle-ci se trouve à Cherisy, un ancien village au bord du Serein qui a décliné tandis que Montréal se développait. Lassés de parcourir quatre kilomètres pour assister à l'office et en revenir, au XVII^e siècle les Montréalais obtiennent des chanoines que la collégiale leur soit ouverte. À partir de 1690, le curé de Montréal sera l'un des chanoines.

La réputation de la collégiale était telle qu'on venait en pèlerinage depuis les villages de la région, et même depuis Avallon, distant de douze kilomètres. Ainsi en 1554, il y eut une procession de onze paroisses. La dernière eut lieu en 1709, après le rigoureux hiver qui avait plongé la région dans la misère.

La Révolution [modifier | modifier le code]

Jusqu'à la Révolution, les chanoines sont chargés de l'entretien de la collégiale. Il perçoivent pour cela la dîme prélevée sur les villages alentour, les revenus de leurs terres et biens, ainsi que des dons. Mais une loi révolutionnaire supprime la dîme tandis que les biens sont confisqués au profit de la Nation, puis vendus ou loués comme biens nationaux. La collégiale elle-même devient un bien national.

En 1794 se développe une campagne de déchristianisation en France. Malgré les pressions des autorités départementales, tout le village – ou presque – continue à pratiquer le culte catholique, sans que la municipalité n'intervienne. Ce qui vaudra à Montréal le surnom de "*petite Vendée*".

En mai 1794 est promulguée une loi qui accélère les choses : les églises deviennent des temples voués au culte républicain de l'Être suprême, elles sont mises à disposition des communes, afin d'y organiser fêtes civiques et réunions publiques. Le repos des dimanches et fêtes religieuses est interdit et remplacé par les décadi et les fêtes nationales.

Les inscriptions sur le tympan

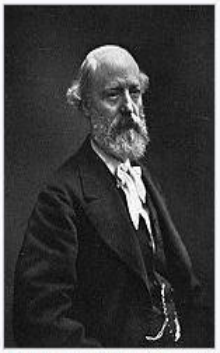
Dans la collégiale, devenue le temple, la nouvelle municipalité entreprend des travaux. Les murs intérieurs et les autels sont abattus, on fait disparaître quelques-unes des « *vieilles stalles gothiques* » qui représentent « *des emblèmes et des trophées fanatiques* » et on déplace les autres. La sacristie devient un local de rangement : on y place le drapeau, les piques et les archives de la municipalité. Le comité de surveillance se réunit dans une ancienne chapelle. On décore les murs de l'ancienne église de tableaux révolutionnaires et d'inscriptions républicaines. On brise le bas-relief du tympan pour y peindre « Le peuple français reconnaît l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme » puis « Liberté, égalité, fraternité », inscriptions qu'on devine encore aujourd'hui. La clef du temple est désormais entre les mains du maire.

Malgré tous ces efforts, le culte de l'Être suprême ne s'impose pas à Montréal, rebaptisé **Mont-Serein** de 1793 à 1800, pas plus qu'on ne parvient à faire disparaître la pratique du culte catholique. Ultime épreuve de force : au début de l'année 1795, un décret interdit le culte catholique dans les églises et assigne à résidence les prêtres dans le chef-lieu de district (Avallon pour le sud de l'Yonne).

Mais dès le 30 mai 1795, une nouvelle loi autorise les prêtres à exercer leur ministère, s'ils prêtent serment de soumission à la République. Les citoyens rentrent en possession de leur église et peuvent y pratiquer leur culte, sous certaines conditions. Ils doivent élever un autel à leurs frais, respecter les tableaux et inscriptions républicaines. On organise l'utilisation de la collégiale entre catholiques et républicains, en fonction des jours et des heures. De même l'utilisation de l'espace dans le chœur, la nef ou les travées est soigneusement codifiée. L'utilisation des cloches pour appeler aux offices reste interdite. C'est une coexistence pacifique qui s'instaure.

Il faut attendre l'Empire pour que les catholiques de Montréal retrouvent le plein usage de la collégiale.

Au XIX^e^ siècle [modifier | modifier le code]


Eugène Viollet-le-Duc

Héritage de la révolution, l'entretien de la collégiale est à la charge de la commune. Or au XIX^e^ siècle, le village de Montréal n'est plus la cité prospère du XII^e^ siècle. Et les fonds manquent pour entreprendre les lourds travaux de restauration, même les plus indispensables.

En 1840, l'architecte Eugène Viollet-le-Duc conduit les travaux de restauration de la basilique de Vézelay. Profitant des moments libres que lui laisse sa charge, il visite la région et découvre la collégiale, qu'il qualifie de « *véritable bijou architectural* ». Il écrit dans son Dictionnaire d'architecture : « *C'est un des plus beaux et derniers exemples de cette époque … Les profils sont d'une pureté et d'une netteté remarquable, et leur exécution est parfaite.* ». Mais il ajoute : « *Malheureusement ce curieux édifice a besoin de réparations importantes*[4] » .

Viollet-le-Duc rédige un mémoire à l'intention de la commission des monuments historiques, qui vient d'être créée. Peu après, il obtient que les travaux de sauvetage soient entrepris, pour un montant supérieur à 100 000 francs. La collégiale, classée aux monuments historiques en 1846, est sauvée.

Dessins de la collégiale par Viollet-le-Duc

De nos jours … [modifier | modifier le code]

Les travaux de réparation, de conservation et d'embellissement ne sont pas pour autant terminés. En 1990, le père Alphonse Garnier crée l'*Association des Amis de la Collégiale*. À l'initiative de cette association, des travaux de restauration sont menés en 1998 pour restaurer et embellir l'intérieur. Un système de vidéo-surveillance est installé, pour éviter qu'un vol comme celui du retable ne se reproduise (voir plus bas). En 2007, un système de chauffage par le sol est mis en place.

En ce début du XXIe siècle, la collégiale de Montréal fondée il y a plus de 800 ans, est un monument historique qui attire chaque année de nombreux touristes.

Depuis 2006, elle est l'aboutissement du spectacle de rue historique créé par l'association "*Montréal en lumière*". En 2008, elle est même le thème du spectacle "*Le vœu d'Anséric*".

Chaque dimanche et lors des grandes fêtes religieuses, elle accueille les chrétiens des paroisses de Montréal, Guillon et Sainte-Magnance.

Architecture [modifier | modifier le code]

L'extérieur [modifier | modifier le code]

La collégiale est édifiée sur un plan en croix latine, c'est un édifice assez petit. Ses murs sont unis, bâtis en pierre de Coutarnoux et armés de lourds contreforts. Ils sont percés de fenêtres en plein cintre.

Les quatre pignons sont surmontés de croix toutes différentes.

Le clocher [modifier | modifier le code]

Lors de sa construction, la collégiale Notre-Dame n'était pas destinée à accueillir les paroissiens de Montréal. Elle n'avait donc ni cloche, ni clocher.

Plus tard, on a cherché à lui adjoindre une flèche, élevée à la croisée des transepts. Mais les vents soufflent fort au sommet de la colline, et occasionnaient de nombreux dégâts sur la flèche. En 1704, une grande tempête emporta le clocher. On reconstruisit au milieu du XVIIIe siècle, un clocher dans le style de la Renaissance. Mais un siècle plus tard, il penchait et menaçait d'entraîner les voûtes dans sa chute. On préféra le détruire, sur les conseils de Viollet-le-Duc.

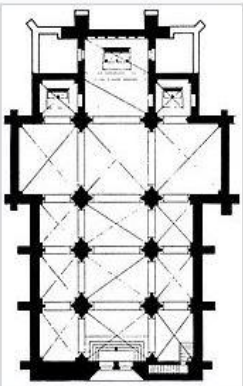
Les cloches ont été installées au-dessus de la Porte d'en haut, où l'on peut toujours les voir et surtout les entendre ...

L'intérieur de l'église [modifier | modifier le code]

La collégiale mesure 35 mètres de long sur 17 mètres de large, au niveau des transepts. Construite dans la seconde moitié du XIIe siècle, elle bénéficie des innovations de l'art gothique, telles les voûtes d'ogives de la nef qui apportent hauteur et lumière, tandis que l'art roman est encore présent dans les bas-côtés, voûtés d'arêtes. C'est donc un style de transition entre le roman et le gothique.

la nef et l'abside

Le transept, orienté nord-sud, est fermé par deux murs droits, qui ne sont pas exactement parallèles. Ils sont ajourés de rosaces qui laissent entrer la lumière et éclairent le chœur.



Plan (Eugène Viollet-le-Duc)

L'abside est carrée, fermée par un mur droit à trois étages. En bas, celui-ci est orné d'une galerie d'arcades romanes fermées qui prend appui sur un banc de pierre, avec une piscine liturgique.

L'étage du milieu est percé de trois fenêtres, celle du centre étant plus large et plus haute que les autres

La partie supérieure abrite une belle rosace de la fin du XIIe siècle. Elle est entourée de colonnettes, qui outre leur fonction esthétique, permettent de renforcer le mur là où la rosace risquait de le fragiliser.

Sur la porte de la sacristie, à droite de l'abside, on peut remarquer une serrure qui daterait du XIIIe siècle.

Les piliers des transepts sont couronnés de chapiteaux tous différents. Ils présentent un décor végétal simple, mais décliné dans une très grande variété.

le chœur et l'autel

l'entrée

marque de tailleur de pierre

la serrure

personnage sculpté

La tribune [modifier | modifier le code]

"*Je ne connais pas en France, d'autre exemple de tribune ainsi construite, et de cette époque, aussi admirablement conservée*" écrivait Viollet-le-Duc. Construite en même temps que la collégiale, la tribune qui surplombe l'entrée repose sur de fortes consoles et symboliquement sur une fine colonnette. On y accède par un escalier aménagé dans l'épaisseur du mur de façade. Au centre de la tribune se trouve un autel de pierre datant de la fin du XII[e] siècle, éclairé par la rosace située au-dessus. On peut penser que cette tribune devait être réservée au sire de Montréal et à sa famille.

vue en coupe

Autel de la tribune

Les dessins sont de Eugène Viollet-le-Duc

Les stalles [modifier | modifier le code]

Les stalles sculptées qui ornent la collégiale nous ramènent à la Renaissance. Le roi François I[er], en remerciement de l'accueil qu'il reçut à Montréal, fit un don au chapitre de la collégiale. Les chanoines utilisèrent le don, pense-t-on, pour faire sculpter ces stalles. Exécutées entre 1530 et 1550, elles sont attribuées aux frères Rigolley de Nuits-sur-Armançon[5].

Les stalles sont des sièges destinés aux chanoines. La miséricorde est la partie du siège qui se rabat, permettant ainsi aux chanoines de se reposer au cours des longs offices, sans véritablement s'asseoir, d'où son nom. Les sculptures des miséricordes sont toutes différentes.

Les panneaux en bas-reliefs et les groupes en ronde bosse qui les couronnent représentent des scènes bibliques. Le style renaissance marque un retour à l'art antique, grec ou romain. On trouve un foisonnement de rinceaux et d'éléments végétaux.

Au XIX[e] siècle, les stalles avaient été installées dans le chœur, et certains panneaux furent alors mutilés pour les adapter.

« *Je n'ai point vu de stalles anciennes mieux travaillées ni plus remplies d'ornements* ». Victor Petit[5].

Les panneaux sculptés [modifier | modifier le code]

Le péché originel

On y voit Adam et Ève dans le paradis terrestre, de part et d'autre de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Le démon, à tête humaine, est caché dans l'arbre et semble d'adresser à Ève.

Adam porte la main à sa gorge, comme s'il avait déjà mangé le fruit défendu. L'expression de son visage souligne sa prise de conscience tardive.

La vertu et le vice

Un homme debout, un livre ouvert à la main, maintient un démon à figure humaine à ses pieds. Celui-ci cherche à se dégager de son emprise, représentée par une écharpe enroulée autour de son cou.

Cette allégorie pourrait représenter la vertu maîtrisant le vice, la théologie triomphant de l'hérésie.

La Visitation

Ce panneau présente la rencontre de deux femmes enceintes. Celle de droite est Elisabeth, cousine de Marie, qui va donner naissance à Jean-Baptiste. Marie, venue à la rencontre de sa cousine, porte Jésus. Elle pose sa main sur le ventre d'Elisabeth.

L'arrière-plan est un paysage, avec une petite ville fortifiée et un moulin à vent. Est-ce une évocation de la campagne montréalaise ?

L'annonce aux bergers

Deux bergers sont tournés vers le ciel et regardent des anges qui semblent leur annoncer la naissance du Messie. À leurs pieds se trouve un chien, et des moutons paissent à l'arrière-plan.

Le baptême de Jésus

Le Jourdain coule aux pieds de Jésus, tandis que son cousin Jean-Baptiste verse sur sa tête l'eau du baptême. Aux dessus de leurs têtes volent des anges.

Allégorie de la force

Un homme barbu terrasse des lions. Certains y voient une évocation biblique : David ou Samson combattant un lion. Peut-être le lion est-il une figure du mal ?

L'atelier de Joseph

Nous retrouvons Jésus enfant dans l'atelier de son père, occupé à travailler le bois. Derrière lui se trouvent ses outils : ciseaux, gouge, hachette. Marie, assise, est en train de coudre. Jésus, devant l'établi, est dans un chariot à roulette poussé par un ange.

La samaritaine

Dans cette scène tirée de l'évangile de Jean, Jésus désormais adulte rencontre une femme, une samaritaine, qui puise l'eau dans un puits. À la différence des autres scènes, l'arrière-plan n'est pas représenté.

détail de la Visitation

Jésus poussé par un ange

Les groupes en ronde bosse [modifier | modifier le code]

Les deux lions

Deux lions se font face en se disputant un os, saisissants de réalisme. Peut-être évoquent-ils l'âpreté des luttes entre les hommes et la loi du plus fort qui trop souvent l'emporte.

L'adoration des mages

Les rois mages, richement vêtus à la mode orientale du xvi[e] siècle, viennent déposer leurs offrandes aux pieds de l'enfant-Jésus.

La présentation de Jésus au temple

Marie et Joseph présentent Jésus au vieillard Syméon et à la prophétesse Anne.

Les personnages au lutrin

Les compères

Cette scène - emblème de Montréal - serait un clin d'œil des sculpteurs. En effet, la tradition veut que les frères Rigolley se soient représentés eux-mêmes en train de se servir du vin avec un pichet, en bons bourguignons qu'ils sont, peut être pendant la pause.

> *« C'est l'ouvrage de deux frères nommés Rigoley, de Nuits-sur-Armançon, en 1522. Ils se sont représentés au-dessus d'un panneau, à table, se versant du vin dans leur gobelet. »*
>
> — Victor Petit[5]

Le mobilier [modifier | modifier le code]

Retable

Il s'agit d'un polyptyque du xv^e^ siècle composé de sept panneaux, dont quatre consacrés à la Vierge. On l'attribue à un atelier de Nottingham, en Angleterre, dont la production est bien connue.

Il est malheureusement incomplet puisque quatre panneaux ont été volés en 1971 et remplacés par des photos.

Le retable est en albâtre et certains éléments pouvaient être peints (vêtements, meubles).

On peut voir de la gauche à la droite :

- le diacre saint Étienne
- l'Annonciation
- l'adoration des mages
- la messe de saint Grégoire le Grand
- l'Assomption de la Vierge
- le couronnement de la Vierge
- le diacre saint Laurent

l'Annonciation

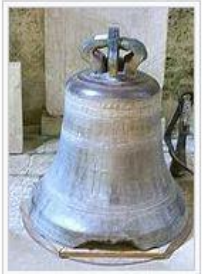
le couronnement de la Vierge

Pierres tombales

Le pavage de la collégiale est fait de grandes dalles, dont certaines sont d'anciennes pierres tombales.

Les plus intéressantes ont été relevées et adossées aux murs de l'église. Elles proviennent des tombes de châtelains, chanoines et autres notables, du Moyen Âge jusqu'au xviii^e^ siècle.

On peut également voir d'anciens sarcophages, difficiles à dater.



Cloche

Il s'agit d'une cloche fondue en 1623, inscrite à l'inventaire des monuments historiques.

Légèrement fêlée, elle fut remplacée dans la Porte d'en Haut en 1994 par deux cloches plus petites.

La collégiale et les arts [modifier | modifier le code]

La collégiale peut également être source d'inspiration pour des auteurs :

- en 1919, Romain Rolland fait dire au personnage principal de son truculent récit bourguignon "*Colas Breugnon*" :

> *« C'est moi qui ai sculpté (cela, c'est mon chef-d'œuvre) pour ma délectation et celle du curé, dans le chœur de l'église de Montréal, ces stalles où l'on voit deux bourgeois qui se rigolent et trinquent, à table, autour d'un broc et deux lions qui braillent en s'arrachant un os." »*

- en septembre 2007, le réalisateur Christian Lara y a tourné trois scènes du documentaire-fiction "*Le mystère Joséphine*". Il s'agissait d'évoquer le couronnement de Joséphine par Napoléon I^er^ à Notre-Dame de Paris, en 1804.
- Depuis 2006, elle est l'aboutissement du spectacle de rue historique créé par l'association "*Montréal en lumière*" (site officiel [archive]).

NOTA 9

Le **château de Pisy** est situé à Pisy dans l'Yonne, en Bourgogne.

Pour l'historien Victor Petit : « Le château de Pisy est, après la forteresse féodale de Semur, l'édifice le plus important qui soit resté dans nos contrées »[2]. Il représente pour lui « un ensemble architectural militaire remarquable ».

Histoire [modifier | modifier le code]

Les Origines de la seigneurie : la famille de Montréal [modifier | modifier le code]

Maison de Montréal

Au XII^e siècle la terre de Pisy est la possession de la puissante famille de Montréal, aucune fortification n'est mentionnée à cette époque ; toutefois la Maison *d'Arcis*, qui entreprendra la fortification de la seigneurie, est une branche cadette de la Maison de Montréal.

En effet les Montréal ont hérité de la seigneurie d'Arcis-sur-Aube au XII^e siècle à la suite du mariage d'Ansériс III de Montréal avec une descendante des anciens comtes d'Arcis[3], Adélaide de Pleurs. Un document de 1170 permet d'établir les liens familiaux suivants : Ansériс III est marié à Adélaide, ils ont deux enfants Ansériс IV et Jean I^er, la femme de leur fils Ansériс IV étant Sibylle[4] *(de Bourgogne ; nièce d'Eudes II et fille d'Hugues le Roux ; les Ansériс issus de cette union constituent la branche aînée, qui aura Montréal et les biens bourguignons ; tandis que les descendants de Jean Ier forment la branche cadette, dotée d'Arcis-sur-Aube et des biens champenois, plus Pisy en Bourgogne en fief de la branche aînée).*

En 1189 l'heure est aux croisades pour la famille de Montréal, mais avant de partir pour la terre sainte ils feront une série de donations à divers établissements religieux. La retranscription de ces donations nous apporte de nombreuses informations. L'une d'elles faite en faveur du prieuré Saint-Bernard de Montréal nous indique "Ego Ansericus, dominus Montis Regalis [...] hujus rei testes sunt dominus Joannes de Arceis, frater meus"[5]. On comprend donc que l'un des témoins de cette donation n'est autre que le frère d'Ansériс qui se nomme Jean, seigneur d'Arcis.

La même année Jean Ier, seigneur d'Arcis et sa femme *Helissanz* (Hélisende de Joigny[6]) sont mentionnés dans une donation à l'Abbaye des Écharlis. Le sire d'Arcis, qui est sur le point de partir pour Jérusalem, donne aux églises des Escharlis et de Fontaine-Jean tous ses droits sur le moulin du Frêne. Comme il l'avait fait pour lui, son témoin est son frère Ansériс de Montréal[7].

Les deux frères de Montréal, Ansériс IV et Jean Ier, trouveront la mort au siège de Saint-Jean d'Acre en 1191.

La construction : la famille *d'Arcis (branche cadette des Montréal)* [modifier | modifier le code]

Armes Maison d'Arcis[8]

Guy I^er d'Arcis, fils de Jean I^er de Montréal, seigneur d'Arcis, et d'Hélisende de Joigny, devient seigneur d'Arcis à la mort de Jean II d'Arcis son frère aîné (probablement tué durant la cinquième croisade au siège de Damiette[9]). En effet Jean et Guy sont tous les deux partis en croisade comme leurs père et oncle, ainsi qu'on peut le lire dans le Recueil des historiens des Croisades "[...] et vint grant compagnie de riches homes do roiaume de France. Il i fu [...] Johan d'Arcie, et son frère Gui de Pigi". Lors de leur départ l'aîné Jean est donc titulaire de la seigneurie d'Arcis et Gui, son cadet, est titré seigneur de Pisy.

(Voir situation sur carte : Bourgogne)
(Voir situation sur carte : France)
modifier

Jean II d'Arcis avait épousé Marie (titrée Dame de Turny lorsqu'elle fut veuve[10]), quant à Guy il épouse Mathilde de Chacenay[11], issue d'Ansériс Ier.

En 1235, **Guy d'Arcis** obtient de son cousin Ansériс VI de Montréal l'autorisation de bâtir une maison forte à Pisy et d'utiliser le bois de la forêt de Vausse (sur l'actuelle commune de Châtel-Gérard) à cet effet[12]. Ladite maison forte de Pisy sera d'ailleurs *jurable et rendable* **aux sires de Montréal**, c'est donc à ce seigneur que l'on doit la construction de ce qui deviendra le château de Pisy.

Son fils unique **Jean III d'Arcis**, dont la femme est Isabelle de Noyers[13], est donc Seigneur d'Arcis, de Chacenay et de Pisy jusqu'à sa mort en 1273.

La suite se complique puisque la descendance de Jean III d'Arcis est plus nombreuse, et à sa mort ses enfants, **Jean IV**, **Érard**, **Guillaume** et **Milet**, deviendront coseigneurs des différents fiefs. Après des contestations, le 13 juin 1278, Érard et Guillaume firent entre eux un nouveau partage de ce qui leur était échu dans les seigneuries d'Arcis et de Chacenay, en sorte qu'Érard Ier d'Arcis fut principal seigneur des Tours Sainte-Parise, et **Guillaume Ier d'Arcis** principal seigneur de Pisy. Mais tous deux, ainsi que Jean IV et Milet d'Arcis, conservèrent le titre de seigneurs de Chacenay[14].

Cependant la mort sans héritier de Jean IV *(† avant/en 1307 ; mari d'Alix de Joinville, fille du chroniqueur, remariée à Jean de Lancastre seigneur de Beaufort)* et de Milet d'Arcis oblige les deux frères restants à un nouveau partage vers 1307. **Érard Ier d'Arcis**, l'aîné des deux, devient seigneur **d'Arcis** de plein droit, et **Guillaume Ier** devient seigneur de **Chacenay** et de **Pisy** de plein droit. C'est donc à cette période que **les seigneuries d'Arcis et de Pisy sont séparées**.

La femme de Guillaume Ier d'Arcis est Reine d'Ancy-le-Franc, ils auront deux fils, Érard II et Guillaume. C'est **Érard II d'Arcis** qui succède à leur père en tant que seigneur de Chacenay et de Pisy. Il épousera Blanche de Châtillon-en-Bazois avec laquelle il aura un fils mort en bas âge et une fille, **Jeanne d'Arcis**, qui deviendra dame de Chacenay et de Pisy[14].

La fortification : familles de Grancey et de Montot [modifier | modifier le code]

Maison de Grancey

Guillaume de Grancey, Seigneur de Larrey, lieutenant du duc de Bourgogne à Dijon[15], devient seigneur de Pisy par son mariage avec **Jeanne d'Arcis**[16] *(Guillaume était aussi issu des Chacenay par son ancêtre Clémence, tante de Mahaut, la mère de Jean III évoquée plus haut)*. Le fief change donc de Maison mais les liens du sang perdurent comme ce fut le cas entre les maisons de Montréal et d'Arcis.

En 1373, Marguerite de Flandre, duchesse de Bourgogne, aurait accordé des subsides pour faire restaurer la maison forte[17]. Une seule source du XIXe siècle aborde cette étape de l'histoire du château toutefois elle reste crédible, Edouard III, Roi d'Angleterre, ayant saccagé la région peu avant cette date.

Jeanne d'Arcis mourut vers 1390, elle laisse quatre enfants, dont trois fils, qui se partageront les nombreuses possessions du couple[14] :

- Guillaume devient sire de Larrey et de Rigny-le-Ferron.
- Robert devient sire de Chacenay
- **Milon**, devient sire de Pisy et de Villy-le-Maréchal.

Cependant Milon de Grancey était destiné à la prêtrise et deviendra évêque d'Autun de 1401 à 1414[16], il n'aura donc aucun enfant. Le fief de Pisy ne resta dès lors que peu de temps dans la famille de Grancey. En effet en 1412 Milon de Grancey en fait la donation, avec sa seigneurie et toutes ses dépendances en faveur de **Pierre de Montot, seigneur de Saint-Phal** (Champagne)[17]. Les ducs de Bourgogne lui confient plusieurs missions importantes pendant la Querelle des Armagnacs et des Bourguignons[18].

Le fief de Pisy qui était la possession des descendants des Montréal depuis le XIIe siècle tourne ainsi une page de son histoire au début du XVe siècle.

La reconstruction : familles de Surienne et de Ragny [modifier | modifier le code]

En 1450, **François de Surienne**, dit *L'Aragonais* ou *le Polyorcète* (« le preneur de villes »), chambellan du duc de Bourgogne, fait l'acquisition de Pisy auprès de Louis de Chalon-Arlay seigneur d'Arguel[19]. Il est aussi seigneur de Châtel-Gérard, et détenteur de Passy par sa femme Étiennette de Grésille nièce de Perrinet Gressard. Sa fille Jeanne de Surienne épouse **Claude de Ragny** (? En tout cas Jeanne épouse d'abord Richard Aux-Épaules ci-dessous ; il est vrai qu'elle a pu contracter deux mariages successifs...).

C'est à Eudes de Ragny que l'on doit la reconstruction du château en 1480[20]. Il obtient alors de Louis XI la tenue de quatre foires annuelles à Pisy (1482) ; le fief de Pisy relevait alors du « donjon de Semur », c'est-à-dire directement du roi de France, et ce depuis 1477, date du retour à la Couronne de l'apanage bourguignon[21].

Le château-fort puis la ferme : familles diverses [modifier | modifier le code]

Château de Pisy angle nord-est - Exploitation agricole (1907)

Au cours des guerres de religion, les combats font rage dans la région. En 1590, les ligueurs parviennent à s'emparer de Pisy, d'où ils ravagent et pillent la région. Mais François de la Magdelaine, marquis de Ragny en héritage de son grand-cousin (?, ou arrière-grand-père ?) Claude de Ragny ci-dessus, le reprend quelques mois plus tard, avec Montréal et sa châtellenie, ancien fief des Ansériс. De cet épisode dateraient les traces d'incendie sur la porte du château[22].

En fait, au XVIe siècle, la seigneurie appartient à la famille **Aux-Épaules**, d'origine normande, issus du mariage évoqué ci-dessus entre Jeanne de Surienne et Richard Aux-Épaules († 1463 ; sire de Ste-Marie-du-Mont, dans la Manche), d'où Georges († 1524 ; x Madeleine de Dreux de Bossart d'Esneval : cf. l'article Châteauneuf), père de Jacques (x Christine, dame de Ferrières et de Presles : cf. l'article Champlevois), père de François Aux-Épaules. En 1580, elle est pour moitié dans les mains dudit François Aux-Épaules, *seigneur de Sainte-Marie-du-Mont, époux de Gabrielle de Laval-Montmorency, fille de Gilles II, dame de Pisy par son mariage, marquise de Nesle et comtesse de Joigny de son propre chef, dont il prend le nom et les armes, brisées d'une fleur de lys en cœur*[23]. L'une de leurs filles, Claudine/Claude Aux-Epaules, hérite de Pisy et de Presles Champlevois et les transmet dans la famille **Brulart de Genlis** par son mariage avec Gilles Brulart, sgr. de Genlis.

René Brulart de Genlis (+1696), marquis de Genlis, ne réside pas non plus à Pisy, dont il possède la moitié, puis les trois quarts. Il rachète la quatrième part du fief en 1646 à son oncle René *de Laval* Aux-Epaules marquis de Nesle. Il semble pourtant, d'après certains documents d'époque, que les La Magdelaine de Ragny sont toujours (ou de nouveau) seigneurs de Pisy dans la première moitié du XVIIe siècle.

C'est son fils Florimond Brulart, chevalier, comte de Thenelle et autres lieux, qui hérite de Pisy[24] (avec sa sœur Anne-Geneviève Brûlart). Il semble y résider (pas forcément dans le château), au moins épisodiquement. Il y décède le 9 mars 1723 et est inhumé le 10 dans le caveau réservé au seigneur de Pisy de l'église Saint-Germain[25]. Sa sépulture sera pillée et ses restes dispersés à la révolution de 1789.

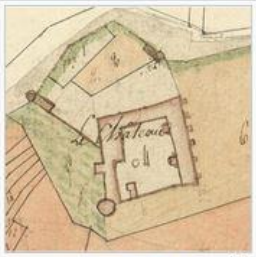
Sa cousine Marie-Anne-Claude Brulart (+ 1750), fille de Claude Brulart (+1673), récupère Pisy après de nombreuses péripéties en 1739. C'est à ce moment que ce fief entre dans la **famille d'Harcourt** : elle avait en effet épousé en 1687 Henri duc d'Harcourt, marquis de Beuvron[26].

En 1779, leur fils, Anne Pierre d'Harcourt, pair de France et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, vend le domaine à **Antoine-Louis-Marie Destiennot de Vassy**, sa famille s'en sépare en 1794[27] au profit d'un groupe de spéculateurs qui le revendent à Jacques-Emmanuel Laugier en 1795, ce dernier gardera le château (avec celui de Vassy) jusqu'à son décès en 1820.

Le château est transformé en bâtiment agricole depuis au moins le début du XVIIIe siècle. Cette utilisation pour des raisons économiques l'a sauvé d'une destruction certaine. Son état exceptionnel de conservation, en dépit d'un certain délabrement, est dû au manque d'intérêt de ses différents seigneurs et propriétaires à le faire évoluer en habitation digne de ce nom [réf. nécessaire].

Il est à noter [style à revoir] que ce lieu n'a jamais été une ferme fortifiée, mais un château fort devenu une ferme (toutes les demeures seigneuriales étaient accompagnées d'une activité et de bâtiments agricoles) [réf. nécessaire].

Description et architecture [modifier | modifier le code]



Plan cadastral (1808)

La basse-cour [modifier | modifier le code]

L'accès au château est précédé par une basse-cour qui était défendue par un corps de garde[31] situé à côté du portail d'entrée (bâtiment nord-est du plan cadastral de 1808), ainsi que d'un premier mur d'enceinte qui permettait de mettre en sécurité hommes et troupeaux, lorsque les villages alentour étaient menacés de pillage. S'y trouvait également un bâtiment de pressoir[31] auquel était accolé un colombier rond (bâtiments nord-ouest du plan cadastral de 1808). Aujourd'hui ne subsiste plus qu'une partie de l'ancien bâtiment du pressoir, reconvertie en maison d'habitation, et le mur de pourtour de cette basse-cour.

Le château [modifier | modifier le code]

Le château comprend un vaste ensemble fortifié formant haute-cour, avec logis seigneurial, chapelle et bâtiments à usage agricole. L'enceinte initiale du XIIIe siècle, rehaussée au XIVe siècle et sur laquelle ont été accolés ultérieurement les divers bâtiments, est d'une taille importante puisqu'elle forme un carré de plus de 50 mètres de côté. Cette fortification est donc comparable par sa taille à celle du château de Druyes-les-Belles-Fontaines. Il est d'ailleurs probable que le château de Pisy était initialement construit suivant le plan philippien. En effet l'existence de deux tours d'angle (sud-ouest et nord-ouest) est attestée et, suivant l'appareillage, l'existence d'une tour à l'angle nord-est est probable. Ce qui a conduit certains érudits à penser que la forteresse possédait une tour à chaque angle[32].

Le système défensif était complété par des fossés sur les quatre côtés, sans doute peu profonds, qui furent classés en même temps que le château[1], et par un chemin de ronde faisant le tour de l'édifice.

Les bâtiments du château forment aujourd'hui un « U » très ouvert au midi, sur la magnifique vallée d'Époisses, depuis l'abaissement de la courtine sud qui fut recoiffée par des créneaux dans le style troubadour.

L'aile Nord [modifier | modifier le code]

Façade nord-est côté cour (2014)

L'aile Nord du château, sans doute la partie la plus ancienne et la plus remaniée, est constituée de quatre éléments. Un petit bâtiment ancien, dont le rez-de-cour était voûté, dont on ignore la fonction initiale, mais son état était déjà très préoccupant en 1801[31]. Il fut très modifié par la suite, ayant été converti en cuisine et salle de bain durant tout le XXe siècle, la voûte ayant disparu lors des diverses modifications.

À côté se situe la chapelle du château qui fut consacrée à la demande de Jacques Aux-Epaules au XVIe siècle, cependant son architecture et sa construction semblent dater du XIIIe siècle. Elle est constituée de deux travées voutées d'ogives soutenues par des mascarons et deux chapiteaux à décor végétal, elle est éclairée par deux baies en lancette. Cette chapelle n'eut pas toujours un usage religieux. En effet dans la description du château de 1820[33] elle est utilisée en écurie et sera par la suite convertie en logement (en complément du bâtiment précédent) et divisée sur sa hauteur. La Comtesse de Marenches fera retirer le plancher pour retrouver le volume initial au début des années 2000.

Dans le prolongement de la chapelle se trouve le portail du château avec les restes des structures qui supportaient le pont-levis, toujours visibles aujourd'hui.

La dernière partie constitue un premier logis du château (qui fait l'angle nord-est), on y trouve les armes de la famille de Ragny qui a sans doute remanié ce bâtiment. Une scène de bataille est peinte sur la cheminée de la salle dite la *chambre rouge*.

L'aile Est [modifier | modifier le code]

Château de Pisy - Façade Est extérieure (2014)

L'aile Est du château est constituée du retour du premier logis en "L" faisant l'angle nord-est ainsi que du grand logis Est. Ce grand logis, long de 45 mètres, est relativement homogène dans sa conception et est ouvert sur la cour par de grandes fenêtres à meneaux. Il possède deux niveaux principaux auxquels s'ajoutent les combles et les caves. Les étages sont distribués par deux imposants escaliers à vis construits en saillie sur la façade. Le plus ancien, que l'on estime parfois dater du XIIIe siècle, est rectangulaire et possède deux ouvertures. L'une d'elles permet de monter aux étages jusqu'au grenier, l'autre qui dispose d'un superbe linteau à sommier permet de descendre au cellier du château qui était originellement charpenté et non voûté[31] comme on [Qui ?] peut le voir aujourd'hui [style à revoir].

Le second escalier, très décoré, est d'inspiration Renaissance et peut être attribué à la famille Aux-Epaules puisque leur blason (de gueules, à la *fleur-de-lys* d'or) est toujours visible sur une fenêtre. Ce rattachement à la famille Aux-Epaules permet donc de situer la construction de cet escalier au début du XVIe siècle, il permet de faire la liaison de façon élégante entre les deux différents logis.

Il reste peu d'indications sur l'utilité des différents volumes du grand logis Est puisque l'ensemble fut transformé en bergerie. Les archives permettent tout de même de situer la cuisine du château (et son fourneau potager)[31] bien qu'il ne soit pas possible de certifier que la distribution décrite en 1801 soit celle initialement prévue.

Comme dans le reste du château les greniers de cette partie contiennent le chemin de ronde couvert construit sur l'épaisseur du mur. Toutefois une partie des charpentes ayant été abaissée (la partie centrale sur les différentes vues de la façade Est) le chemin de ronde n'est donc plus praticable ponctuellement, le parapet ayant été arasé et la charpente directement posée dessus.

À l'extrémité sur la façade sud du grand logis sont présents deux énormes contreforts dont l'un possède une plateforme accessible depuis le chemin de ronde.

L'aile Ouest [modifier | modifier le code]

Façade ouest côté cour (2014)

Face au corps de logis, s'élèvent une succession de constructions à usage agricole : écuries, étables, bergeries, granges. On [Qui ?] note la présence d'un pigeonnier carré dont la construction est postérieure à l'abaissement de la courtine qui ferme la cour, un précédent colombier rond était autrefois présent dans la basse-cour.

Un petit bâtiment adossé au pigeonnier contient des clapiers, sa couverture est en lave dans la tradition des toitures rustiques bourguignonnes. Cette construction sommaire est postérieure à 1808, n'étant pas visible sur le cadastre de 1808.

Une tour ronde placée à l'angle du sud-ouest (voir plan), dont le harpage dans la courtine est toujours visible, a été démolie. En effet les dernières tours furent détruites peu après la Révolution "non parce qu'elles sont fortes, mais parce qu'elles semblent menacer la liberté publique"[34].

L'étable et la grande grange, dont la construction remonte probablement au XVIIIe siècle (période de transformation du château en ferme et les bâtiments semblent récents dans la description de 1801) étaient initialement couvertes en lave[31]. La difficulté d'entretien de ces couvertures a sans doute justifié leur conversion ultérieure en tuiles.

Une tourelle carrée qui surmontait les communs a également disparu ; toutefois, on ne trouve pas trace de cette tourelle carrée dans les descriptions de la deuxième moitié du XVIIIe siècle[35].

Château de Pisy, côté sud-est

Château de Pisy

Au pied du château

Vue du château de Pisy depuis le contrebas

Vue du château de Pisy, côté sud

Vue du château de Pisy, côté est

Plan de Victor Petit

Façade sur la cour intérieure

Le grand escalier

Remparts extérieurs